EN FAMILLE

Par Hector Malot

XXII

Très occupée par ces divers travaux qui lui prenaient toutes ses soirées, elle resta plus d'une semaine sans aller voir Rosalie ; mais à la fin, un soir, elle se décida à ne pas rentrer tout de suite chez elle, où d'ailleurs elle n'avait pas à faire son dîner, composé d'un poisson frais et cuit la veille.

Justement, Rosalie était seule dans la cour, assise sous un pommier ; en apercevant Perrine, elle vint à la barrière d'un air à moitié fâché et à moitié content :

— Je croyais que vous vouliez ne plus venir ?

— J'ai été occupée.

— A quoi donc ?

Perrine ne pouvait pas ne pas répondre : elle montra ses espadrilles, puis elle raconta comment elle avait confectionné sa chemise.

— Vous ne pouviez pas emprunter des ciseaux aux gens de votre maison ? dit Rosalie, étonnée.

— Il n'y a pas de gens qui puissent me prêter des ciseaux dans ma maison.

— Tout le monde a des ciseaux.

Perrine se demanda si elle devait continuer à garder le secret sur son installation ; enfin, elle se décida à parler :

— Personne ne demeure dans ma maison, dit-elle en souriant.

— Pas possible.

— C'est pourtant vrai.

— Vous voulez rire.

— Mais non, je vous assure.

Et, sans rien dissimuler, elle raconta [son installation dans l'aumuche, ainsi que ses travaux pour fabriquer ses ustensiles, ses chasses aux œufs, ses pêches dans l'entaille, ses cuisines dans la carrière.

— Ce que vous devez vous amuser ! s'écria Rosalie.

— Quand ça réussit, oui ; mais quand ça ne marche pas ! J'ai travaillé trois jours pour ma cuiller ; je ne pouvais arriver à creuser la palette ; j'ai gaché deux morceaux de fer blanc ; il ne m'en restait plus qu'un seul ; pensez à ce que je me suis donné de coups de caillou sur les doigts.

— Rosalie garda le silence un moment d'un air réfléchi ; à la fin, elle se décida :

— Voulez-vous que j'aie vous voir ?

— Avec plaisir, si vous me promettez de ne dire à personne où je demeure.

— Je vous le promets.

— Alors, quand voulez vous venir ?

— J'irai dimanche.

Faites-mieux, dînez avec moi. Je vous assure que vous me ferez plaisir, je suis si isolée.

— C'est tout de même vrai.

— Alors c'est compris ; mais apportez votre cuiller, car je n'aurai ni le temps, ni le fer-blanc pour en fabriquer une seconde.

Perrine était sincère en disant qu'elle aurait plaisir à recevoir Rosalie, et à l'avance elle s'en fit une fête.

Quand, à la fin de l'après-midi du dimanche, Rosalie arriva dans la carrière, elle trouva Perrine assise devant son feu sur lequel la soupe bouillait.

— Je vous ai attendue pour mêler le jaune d'œuf à la soupe, dit Perrine, vous n'aurez qu'à tourner avec votre bonne main pendant que je verserai doucement le bouillon ; le pain est taillé.

Bien que Rosalie eût fait toilette pour ce dîner, elle ne craignit pas de se prêter à ce travail qui était un jeu, et des plus amusants pour elle encore.

Bientôt la soupe fut achevée, et il n'y eut plus qu'à la porter dans l'île, ce que fit Perrine.

Pour recevoir sa camarade qui tenait encore sa main en écharpe, elle avait rétabli la planche servant de pont :

— Moi, c'est à la perche que j'entre et que je sors, dit-elle, mais cela n'eût pas été commode pour vous, à cause de votre main.

La porte de l'aumuche ouverte, Rosalie ayant aperçu dressées dans les quatre coins des gerbes de fleurs variées, l'une de massettes, l'autre de butomes rosés, celle-ci d'iris jaunes, celle-là d'aconit aux clochettes bleues, et à terre le couvert mis, poussa une exclamation qui paya Perrine de ses peines :

— Que c'est joli !

Sur un lit de fougère fraîche, deux grandes feuilles de patience se faisaient vis-à-vis en guise d'assiettes et sur une feuille de perce beaucoup plus grande, comme il convient pour un plat, la perche était dressée entourée de cresson ; c'était une feuille aussi, mais beaucoup plus petite, qui servait de salière, comme c'en était une autre qui remplaçait le compotier pour les groseilles à maquereau ; entre chaque plat était piquée une fleur de nénéphar qui sur cette fraîche verdure jetait sa blancheur éblouissante.

— Si vous voulez vous asseoir, dit Perrine, en lui tendant la main.

Et quand elles eurent pris place en face l'une de l'autre, le dîner commença.

— Comme j'aurais été fâchée de n'être pas venue, dit Rosalie, parlant la bouche pleine, c'est si joli et si bon.

— Pourquoi donc ne seriez-vous pas venue ?

— Parce qu'on voulait m'envoyer à Picquigny pour M. Bendit qui est malade.

— Qu'est-ce qu'il a, M. Bendit ?

— La fièvre typhoïde ; il est très malade, à preuve que depuis hier il ne sait pas ce qu'il dit, et ne reconnaît plus personne ; c'est pour cela qu'hier justement j'ai été pour venir vous chercher.

— Moi ! Et pourquoi faire ?

— Ah ! voilà une idée que j'ai eue.

— Si je peux quelque chose pour M. Bendit, je suis prête : il a été bon pour moi ; mais que peut une pauvre fille ? Je ne comprends pas.

— Donnez-moi encore un peu de poisson, avec du cresson, et je vais vous l'expliquer. Vous savez que M. Bendit est l'employé chargé de la correspondance étrangère. Comme maintenant il n'a plus sa tête, il ne peut plus rien traduire. On voulait faire venir un autre employé pour le remplacer ; mais comme celui-là pourrait bien garder la place quand M. Bendit sera guéri, s'il guérit, M. Fabry et M. Mombleux ont proposé de se charger de son travail, afin qu'il retrouve sa place plus tard. Mais voilà qu'hier M. Fabry a été envoyé en Écosse et M. Mombleux est resté embarrassé, parce que s'il lit assez bien l'allemand et s'il peut faire les traductions de l'anglais avec M. Fabry, quand il est tout seul, ça ne va plus aussi bien, surtout quand il s'agit de lettres en anglais dont il faut deviner l'écriture. Il expliquait cela à table où je le servais, et il disait qu'il avait peur d'être obligé de renoncer à remplacer M. Bendit ; alors j'ai eu l'idée de lui dire que vous parliez l'anglais comme le français...

— Je parlais français avec mon père, anglais avec ma mère, et quand nous nous entretenions tous les trois ensemble, nous employions tantôt une langue, tantôt l'autre, indifféremment, sans y faire attention.

— Pourtant, je n'ai pas osé ; mais maintenant, est-ce que je peux lui dire cela ?

— Certainement, si vous croyez qu'il peut avoir besoin d'une pauvre fille comme moi.

— Il ne s'agit pas d'une pauvre fille ou d'une demoiselle, il s'agit de savoir si vous parlez l'anglais.

— Je le parle, mais traduire une lettre d'affaires, c'est autre chose.

— Pas avec M. Mombleux, qui connaît les affaires.

— Peut-être. Alors, s'il en est ainsi, dites à M. Mombleux que je serais bien heureuse de pouvoir faire quelque chose pour M. Bendit.

— Je le lui dirai.

La perche, malgré sa grosseur, avait été dévorée et le cresson avait aussi disparu. On arrivait au dessert, Perrine se leva et remplaça les feuilles de berce sur lesquelles le poisson avait été servi, par des feuilles de nénéphar en forme de coupe, veinées et vernissées comme eût pu l'être le plus beau des émaux ; puis elle offrit ses groseilles à maquereau :

— Acceptez donc, dit-elle, en riant comme si elle avait joué à la poupée, quelques fruits de mon jardin.

— Où est-il votre jardin ?

— Sur notre tête : un groseillier a poussé dans les branches d'un des saules qui sert de pilier à la maison.

— Savez-vous que vous n'allez pas pouvoir l'occuper longtemps encore votre maison ?

— Jusqu'à l'hiver, je pense.

— Jusqu'à l'hiver ! Et la chasse au marais qui va s'ouvrir ; à ce moment l'aumuche servira pour sûr.

— Ah ! mon Dieu.

La journée qui avait si bien commencé, finit sur cette terrible menace, et cette nuit-là fut certainement la plus mauvaise que Perrine eût passée dans son île depuis qu'elle l'occupait.

Où irait-elle ?

Et tous ses ustensiles, qu'elle avait eu tant de peine à réunir, qu'en ferait-elle ?

XXIII

Si Rosalie n'avait parlé que de la prochaine ouverture de la chasse au marais, Perrine serait restée sous le coup de ce danger gros de menaces pour elle, mais ce qu'elle avait dit de la maladie de Bendit et des traductions de Mombleux apportait une diversion à cette impression.

Le lundi comme cela avait été convenu avec Rosalie, elle passa devant la maison de mère Françoise à la sortie de midi, afin de se mettre à la disposition de Mombleux, si celui-ci avait besoin d'elle ; mais Rosalie vint lui dire que, comme il n'arrive pas de lettres de l'Angleterre le lundi, il n'y avait pas eu de traductions à faire le matin ; peut-être serait-ce pour le lendemain.

Et Perrine rentrée à l'atelier avait repris son travail, quand quelques minutes après deux heures, La Quille la happa au passage.